

La représentation d'Alger par les voyageurs français du XVIIème siècle : *L'Odyssée* de René Duchastelet Desboys



Dr. Aziza Lounis

Université Alger 2, Algérie

Résumé : Les textes qui nous intéressent nous font assister à la confrontation de l'Europe avec le Nord de l'Afrique. Ils nous donnent des images variées de la « Barbarie », pays où quelques européens ont été amenés à séjourner. Nous avons des captifs qui parlent tels René Du Chastelet Desboys, des Rédempteurs, le Père Dan. Tous ont cherché à donner une connaissance géographique, historique, ethnographique suffisante pour justifier un ensemble de jugements de valeur qui constitue leur position philosophique à l'égard de ce pays ; mais il ne faut pas oublier que chaque voyageur est porteur d'une histoire et d'une personnalité qui déterminent sa vision du pays. Nous avons choisi de donner à lire cette vision d'Alger au XVIIe siècle grâce à *L'Odyssée* de René Du Chastelet Desboys, magistrat fléchois qui fut capturé par les barbaresques et mené esclave en Alger en 1642. Après son rachat et son retour en France, dans un ouvrage rarissime et passionnant, Du Chastelet a raconté l'histoire de sa captivité et ce qu'a été pour lui l'aventure algérienne.

Mots-clés : Alger - voyageurs - France - captivité - reportage - humanisme - XVIIe siècle.

المخلص: إن النصوص التي تهمننا هنا تسمح مشاهدة المواجهة بين أوروبا وشمال أفريقيا في القرن السابع عشر. أنها تعطينا مجموعة متنوعة من الصور «لبربرية»، ذلك البلد الذي اضطر بعض الأوروبيين للبقاء فيه. منهم الأسرى الذين يتحدثون مثل René Chastelet Desboys ، و المخلصون، و الأب دان. كل سعى إلى تقديم المعرفة الجغرافية والتاريخية و الإثنوغرافية الكافية لتبرير مجموعة من الأحكام التي هي عبارة عن موقف فلسفي تجاه هذا البلد. ولكن يجب علينا ألا ننسى أن كل مسافر يحمل قصة و شخصية تحدد رؤيته للبلاد. اخترنا تقديم قراءة لهذه الرؤية للجزائر في القرن السابع عشر من خلال كتاب **أوديسي** لرينييه دو شاتليه ديبيوا، قاضي اعتقل من قبل البربر وأصبح رقيقاً في الجزائر في 2461. بعد دفع الفدية وعودته إلى فرنسا روي دو شاتليه قصة أسره في كتاب نادر ورائع، كيف كانت بالنسبة له المغامرة الجزائرية.

الكلمات المفتاحية: الجزائر - مسافرين - فرنسا - الأسر - تقرير - القرن السابع عشر - الإنسانية.

Abstract: The texts that we are interested in let us attend the confrontation between Europe and Northern Africa. They give us a variety of images of "Barbary", a land where some Europeans have been forced to stay. We find captives who speak such as René de Chastelet Desboys, Redeemers, Father Dan. All sought to give a sufficient geographical, historical, and ethnographic knowledge to justify a set of value judgments that constitutes their philosophical position with regard to this country. But we must not forget that every traveler is carrying a story and a personality that determine his vision of the country. We have chosen to give to read this vision of Algiers in the seventeenth century through René Du Chatelet Desboys *Odyssey*, a magistrate who was captured by

the Barbaresques and led slave in Algiers in 1642. After his redemption and his return to France, Du Chatelet told, in a rare and fascinating book, the story of his captivity and what was for him the Algerian adventure.

Keywords: Algiers - passanger - France - captivity - report - humanism - seventeenth century.

Dans ce travail nous ne prétendons pas saisir et montrer à travers les textes les différents aspects d'une réalité, mais les différentes manières dont certains l'ont perçue. Notre intention n'est pas de critiquer les témoignages dont nous nous servons pour définir à travers eux une vérité historique, car ce n'est pas seulement une vérité, mais plusieurs vérités qui nous sont offertes, variées et changeantes à travers le temps. Et il nous semble important de montrer une fois de plus combien l'image d'un pays dépend de ses observateurs. Même chez les voyageurs désireux d'atteindre l'objectivité scientifique et de lutter contre les préjugés, le regard n'est jamais premier et ne se donne pas pour tel. Or, on retrouvera exprimé, dans presque tous les textes, le même désir de se définir relativement aux prédécesseurs, qu'on les pille ou qu'on les conteste.

C'est à la confrontation de l'Europe avec le Nord de l'Afrique que les textes nous font assister. Ceux que nous avons recueillis sont révélateurs, et nous le verrons, d'attitudes qui ne sont ni paternalistes, ni racistes, mêmes lorsqu'elles sont véhémentes et agressives. N'oublions pas que dès le début du XVII^e siècle, l'Europe est engagée dans un processus de développement économique, qui, un siècle avant 1830, la conduit à découvrir la nécessité du racisme pour justifier ses désirs de colonisation. On voit donc naître et cheminer à travers les textes ce courant grossissant qui entraîne les individus particuliers quelles que soient leurs qualités propres avec la force d'un déterminisme. Certains textes affirment violemment leur agressivité à l'égard de la Barbarie, parce qu'ils sont l'œuvre de captifs ou de Rédempteurs. Ils témoignent cependant pour le lecteur attentif d'une pénétration profonde de leur auteur dans le pays. C'est ainsi qu'on avait vu au XVIII^e siècle la littérature européenne s'enrichir de relations de religieux, de diplomates, de négociants, d'anciens captifs, et en France un goût nouveau s'était développé. Chapelain avait d'ailleurs déclaré: « Notre nation a changé de goût pour les lectures et au lieu des romans, les voyages sont venus en crédit et tiennent le haut bout dans la cour et dans les écoles ».

Désormais les conflits entre les ordres missionnaires et leurs rapports avec la politique vont agir sur l'opinion de même que les expéditions contre les pirates barbaresques et les histoires d'esclaves rachetés. On publiait des récits de voyages, des histoires, des relations de captivité qui excitaient la curiosité par la description des mœurs, des végétaux, des animaux, bref de la vie de ces lointains pays. Ce sont donc des captifs qui parlent : du Chastelet, d'Aranda ; ou des Rédempteurs : le Père Pierre Dan, le Père Hérault, pour ne citer que les plus connus.

Que son voyage soit ou non volontaire, que le souci d'enquête soit ou non exprimé, chaque voyageur est également porteur d'une histoire et d'une personnalité qui déterminent sa vision du pays.

L'Odyssée ou diversité d'aventures en Europe, Afrique et Asie, publiée à La Flèche en 1665 par René Du Chastelet Desboys, mené esclave à Alger et libéré deux ans après, nous est apparue comme la parfaite illustration de ce goût nouveau dont il a été question plus haut. Ouvrage rarissime - quatre parties en ont été annoncées, deux seulement ont été publiées - l'Odyssée est, certes, un document, mais surtout une œuvre littéraire témoin d'un certain art, d'un certain style, d'un certain esprit. L'intérêt que présente cet ouvrage et que l'on relève à chaque page ne peut laisser indifférents tous ceux qui désirent découvrir ou mieux connaître cette mystérieuse Afrique dite barbaresque. Ils trouveront en lui l'histoire de toute une époque.

Voyageur, témoin, embarqué contre son gré dans une aventure qui dépassait son propre voyage, Du Chastelet a vécu l'histoire d'une découverte. Son livre nous fait assister à la confrontation de l'Europe avec l'Afrique du Nord ou, plus exactement, à la vision d'Alger barbaresque par un écrivain fléchois, original et curieux. Parlant de la captivité qu'il a vécue, il a tenté de donner une connaissance géographique, historique, ethnographique de la Barbarie pour justifier un ensemble de jugements de valeur qui constitue sa position philosophique à l'égard de ce pays. Il ne faut pas oublier aussi qu'il était porteur d'une histoire et d'une personnalité qui ont déterminé sa vision du pays. Comme nous nous en tiendrons à la signification que nous en donne son texte - car le propre de la méthode littéraire nous paraît être d'accéder à une connaissance qui rayonne du texte vers son auteur aussi bien que vers son objet - c'est une Barbarie très personnalisée que nous découvrons dans *l'Odyssée*.

L'ouvrage, rappelons-le, comporte deux parties : la première, autobiographique, se compose de vingt-cinq rencontres; c'est la deuxième, de loin la plus intéressante, qui rapporte l'épisode algérien. Elle se compose également de vingt-cinq rencontres. Cette deuxième partie est le reportage sur Alger d'un voyageur intéressé et plein d'humour. La forme linéaire du récit correspond à la tenue régulière d'un journal. Tout comme le journaliste soucieux de rapporter le plus grand nombre de faits, Du Chastelet accumule les détails, les renseignements sur la vie quotidienne à Alger, racontant outre l'histoire de sa captivité, celle de ses rapports avec ses quatre patrons successifs.

Parler à la première personne est un procédé d'une force convaincante. Du Chastelet en a usé et abusé. Usé quand il s'est agi pour lui d'exposer des événements réels auxquels il a été directement mêlé, et abusé quand il s'est fait le héros des contes et historiettes folkloriques colportés par ses contemporains. Son grand art a consisté à relier entre eux ces événements et ces contes, à leur donner une unité vraisemblable

représentée par le « je », à les localiser dans le temps et l'espace afin d'accentuer l'authenticité d'un récit monté de toutes pièces et à les raccrocher à des points de repère qui, parce qu'ils sont réels, leur transmettent leur réalité. Bien que ne possédant pas la date exacte du début de la captivité de Du Chastelet, nous avons pu, grâce à ses différentes « venditions », établir les repères chronologiques qui retracent les phases les plus marquantes de l'expérience vécue en captivité.

Tout d'abord, il fut au service d'un écrivain, « OgeAlly », où il dut gagner sa vie comme porteur d'eau, puis comme cultivateur. Par la suite, il devint le valet d'une riche veuve, et, pour une fois, il date son entrée en service du mois de décembre 1642 (*L'Odyssee* II, pp. 56-70). Son troisième patron est un odobachi¹ chez qui il remplit les fonctions de cuisinier. Enfin, Du Chastelet termine sa carrière d'esclave chez un quatrième patron, « Car Ibrahim », véritable maquignon d'hommes notoirement connu. C'est d'ailleurs pendant son séjour chez Car Ibrahim que notre héros peut à loisir découvrir Alger, ses habitants et leurs coutumes.

A la date de publication de *l'Odyssee*, les grammairiens et les gens du monde s'étaient déjà livrés à un énorme travail d'épuration de la langue française. Du Chastelet ne donne pas l'impression d'avoir suivi cette voie. Tout ce que réprouvent les théoriciens du bon usage, archaïsmes, jargon de palais, termes techniques, trouve place dans son livre. Il n'en demeure, pas moins que notre auteur possède au plus haut degré le 'sens des mots' qui fait vivre tout son œuvre.

Même si le sujet dont il a traité lui permettait de s'abandonner à un exotisme facile, Du Chastelet n'en a rien fait et ses 'turqueries' sa vision de la Barbarie échappent à la caricature dont ont fait preuve bon nombre de ses devanciers. Des mots nous rappellent que nous sommes à Alger : Arabe, Juif. More, Morisque, évoquent le climat dans lequel évolue l'auteur. Aga, Bassa, Falaque, Fondouk, Sala, Doliman, - auxquels il convient d'ajouter les noms propres : Beran, Car Car Ibrahim, - insèrent le récit dans un environnement qui vise davantage à la vraisemblance qu'à l'exotisme.

Pénible, ampoulé, bizarre, prétentieux, « alambiqué » : tel a été le jugement porté par L. Piesse sur *l'Odyssee* (1866). Si nous avons été parfois tentés de partager son opinion, nous n'en demeurons pas moins séduits par le style imagé de Du Chastelet, par sa verve qui nous ont intéressé et beaucoup intrigué. Aussi allons-nous tenter, à travers son récit, de découvrir - indépendamment de sa personnalité - l'histoire de la Barbarie et l'idée que l'on s'en faisait en France. Dès le début, *l'Odyssee* nous surprend par la richesse de sa documentation. De la vie des captifs aux menus faits de la vie turque, des renseignements sur l'Islam à la description minutieuse des coutumes, l'auteur dresse un tableau vivant, fouillé du monde turc. Les éléments fournis sont très substantiels et constituent l'une des grandes originalités de l'ouvrage, le tout baignant dans un climat réaliste très accusé.

« ... Alger commence à se montrer à nos yeux, ses mosquées se découvrent, et nous approchons en dépit de nous de cette ville superbe, l'une des plus élevées d'assiette sur les côtes de l'Afrique Méditerranée. Elle paraît tantôt en forme de voile de navire tantôt de sètie, et plus près de galère. Les châteaux détachés qui fortifient cette retraite..., en rendent l'approche dangereuse et mortelle aux inconnus par les foudres de la terre, dont ses bastions sont hérissé » (L'Odyssée I, pp.201-202).

Retenons l'art avec lequel Du Chastelet décrit Alger vu de la mer. Son regard circule de la mer à la ville, et des châteaux à la mer, englobant sa vision en une image frappante.

Certes il existait une abondante documentation sur Alger Barbaresque et notre Fléchois ne s'est pas fait faute de la consulter, voire même de s'y référer maintes fois. Ainsi, pour Alger une douzaine de textes s'accordent à la décrire comme une ville blanche en forme de triangle (Paolo Giovo), de tache (M. de Brèves), de hunier (Le Mercure galant). Et n'est-ce pas l'écho du Père Dan que nous retrouvons lorsque René Du Chastelet aborde Alger ?

« Cette ville ... paraît extrêmement belle quand on l'aborde par mer...

Or quoiqu'elle soit carrée, elle paraît bien moins large par le haut que par le bas, ce qui arrive selon les règles de la perspective, à cause du défaut de la vue, qui se termine en forme pyramidale » (P. Dan, 1649 : 88).

Rares sont ceux qui ont échappé à cette puissance d'envoûtement créée par cet immense amphithéâtre cerné par une riche végétation d'où émergent ça et là quelques maisons de campagne.

Une autre impression inoubliable de cette vision de la ville a donné naissance à l'image célèbre d'Alger la Blanche. Des voyageurs l'ont comparée à « un immense gâteau de sel dont chaque maison forme un cube régulier comme des cristaux de sel gemme ... », ou bien à « une voile de perroquet étendue sur un champ de verdure », ou enfin, à cause de ses remparts anciens, à « une arbalète tendue vers la mer ». E. D'Aranda a parlé « des degrés d'un théâtre et de la construction de la ville sur le penchant d'une montagne laquelle s'élève peu à peu depuis la Marine dans le Païs ».

Revenons à Du Chastelet : poursuivant sa description, l'auteur s'attarde longuement sur l'Antiquité d'Alger, ce qui nous vaut quelques pages dans lesquelles Du Chastelet, usant d'une grande liberté avec l'histoire, amalgame de façon très fantaisiste ce qu'en ont dit les historiens ou écrivains qu'il a lus. Pour la seule Antiquité d'Alger, notre auteur mélange savamment Le Père Dan, Haëdo, D'Aranda. Tous ces voyageurs servent souvent de support au récit de Du Chastelet. Ayant vécu la captivité au sens propre du terme, pourquoi notre auteur a-t-il éprouvé le besoin de se cacher derrière ses aînés et ses contemporains ? Coquetterie d'écrivain, souci extrême du détail que la mémoire ne

peut toujours conserver ? Cette attitude nous semble suffisamment significative pour que nous la relevions. Peut-être parviendrons-nous à l'expliquer lorsque nous aurons cerné la personnalité de Du Chastelet ?

Dans ses premières pages donc, l'auteur décrit successivement la porte de la Marine (II, pp.12-13), le palais du Bassa (II, p.13), sans omettre de noter au passage les considérations climatiques:

« *Ceux qui ne savent pas le climat de l'Afrique auraient de la peine à croire que les nuits y sont aussi froides que les jours y sont chauds, et qu'il est tout à fait dangereux de ressentir les deux contraires* ». (L'Odyssee, II, pp. 19)

Les descriptions d'Alger ne sont certes pas dépourvues de commentaires originaux. Peu de tableaux d'ensemble, ou rarement. Pas de description globale, mais des remarques rapides qui s'insèrent dans l'action et l'enserrent étroitement. De même, pas d'étalage de science documentaire sur Alger; et les descriptions historiques et géographiques ne sont pas interminables. Ce procédé noue conduit à penser que, contrairement au procédé habituel, qui consiste chez d'autres auteurs à broser un tableau fouillé et impersonnel d'un décor turc (dont on ne se rappelle plus par la suite), Du Chastelet revit ses propres souvenirs, qui sont des réminiscences du moment ; et ceux-ci retiennent bien plus l'attention. Nous aurions cependant aimé une description plus vivante d'Alger. Cette 'ville superbe' nous est présentée de façon incomplète. Le tableau qu'en donne l'auteur est anecdotique. Et si nous nous reportons à d'autres récits de voyage et plus particulièrement à la *Relation* (1662) d'E. D'Aranda, nous voyons que la présentation d'Alger par ce dernier est vivante, plaisante à lire, que les détails abondent : situation de la ville, ses murailles, ses rues, ses portes, ses fontaines, son château, ses bagnes... Ne sommes-nous pas en droit de penser que chez Du Chastelet cette description incomplète ou du moins qui semble toujours occasionnelle, indique ce que le livre démontre à chaque instant ? Du Chastelet est plus intéressé par les hommes et leurs coutumes que par les lieux, et les contradictions vivantes du pays éveillent davantage sa curiosité et le passionnent.

« *Je ne trouve point de plus grand charme contre le chagrin, ni de plus divertissante satisfaction à ma curiosité que la recherche des cérémonies, usages et formalités du pays extraordinaires, différents et quelquefois contraires aux nôtres*» (8) (L'Odyssee II, p.155).

C'est pourquoi l'Odyssee, heureux mélange de narration, de description et de réflexion, nous apprend comment vivent les esclaves en Alger, quels rapports ils entretiennent, entre eux et avec leurs maîtres turcs ; et comment se déroule la vie quotidienne de ce monde si bigarré. Dans le récit de sa captivité, Du Chastelet introduit une foule de personnages, d'anecdotes, d'épisodes révélateurs : l'histoire du royaume

d'Alger, le régime politique, tout se découvre à nous au fil du récif. Nous avons le sentiment d'être familiers avec des personnages que nous retrouvons d'une rencontre à l'autre comme de vieilles connaissances.

Il est intéressant de noter que la première rencontre sur laquelle s'ouvre l'*Odyssée* évoque chez l'auteur le souvenir précis d'une foule de personnages venus accueillir les captifs dont il était. Mores, anciens esclaves, renégats, Turcs, Boulbassys, tels sont ceux parmi lesquels il allait vivre désormais.

La communication s'établit rapidement grâce à la langue franque :

« *Baragouin ou galimatias composé des langues espagnole, italienne et française que la nécessité de se faire entendre de tant de sortes de nations a introduit, et qui a cours par tout le Levant et principalement sur les galères et vaisseaux de haut bord* » (*Odyssée*, p. 4).

Voilà qui rassura notre Fléchois et lui permit de satisfaire sa curiosité, puisque c'est ainsi qu'il apprit sa présentation prochaine devant le Bassa et sa vente.

La vente des esclaves est un récit célèbre parce que souvent cité par les historiens. Chez notre auteur les qualités littéraires ne le cèdent en rien à l'intérêt historique. Précisons cependant qu'à l'issue de cette vente Du Chastelet échut à un écrivain chez lequel il commença son emploi comme porteur d'eau. Le voyant peu doué pour ce travail, son maître l'utilisa aux travaux des champs, et dans une très belle page sur les environs d'Alger, Du Chastelet laisse éclater son admiration pour le front de mer qui est 'La promenade la plus belle que j'aye jamais vue, l'horizon infini de la mer et les longues allées de citronniers et d'orangers, charmant et la vue et l'odorat le long du chemin...' (*Odyssée*, p. 46).

Les voyages en Barbarie ont assurément joué un rôle dans la formation du goût européen et dans l'éveil de ce que l'on a appelé 'le sentiment de la nature'. En plein siècle classique, au moment où la France entière admirait Versailles et ses jardins, les voyageurs, captifs ou Rédempteurs qui rentraient d'Alger ont commencé à répandre des descriptions enthousiastes des merveilleux jardins, des délicieuses maisons de campagne que les riches Turcs se réservaient autour de la capitale pour y jouir d'un bonheur tranquille. Et Du Chastelet de décrire la macerie de son patron:

« *La macerie du Patron distante d'un petit demi cart de lieue de sa maison, côtoyant toujours la mer, petite case champêtre, assez bien bâtie, située au milieu d'un grand jardin arrosé de quantité de fontaines. La description plus naïve que l'on puisse en faire est la comparaison avec une bastide de Marseille* » (*Odyssée*, p. 45).

En dehors de la description proprement dite qui campe le décor géographique dans

lequel évolue notre héros, nous avons relevé l'habileté avec laquelle Du Chastelet combine les deux éléments de son ouvrage: ses aventures et ses connaissances de l'Islam turc. L'un et l'autre alternent, dosés si subtilement que jamais l'intérêt ne s'épuise, tenant sans cesse en haleine le lecteur. L'auteur lui-même s'en explique: « *Comme il faut s'attacher à son sujet sans affectation de digressions, qui font ordinairement de la marqueterie appliquée sans méthode et sans grâce..* » (*Odyssée*, p. 70).

C'est ainsi que lors de son séjour chez Béran et au cours de sa première promenade dans les cuisines, Du Chastelet donne de nombreux détails sur la cuisine turque:

« *Je me promenais encore dans les offices et cuisines, où je ne vis qu'une abondance de plats pleins de riz et de coucouso (c'est une certaine composition de farine en forme petite et ronde) avec force poules bouillies et assaisonnées ensemble, le tout destiné pour la table du Bassa ou de ses officiers* » (*Odyssée*, p. 17).

Et au hasard de ses rencontres, Du Chastelet nous informe des différents corps de métiers et des professions existants en Alger : « *Soliman, Renégat français. Parisien d'origine, et apothicaire ou médecin de profession (la pharmacie, chirurgie et médecine n'étant point distinctes chez les Arabes et Turcs)..* » (*Odyssée*, p. 61).

Véritable tableau de mœurs, *l'Odyssée* retrace la vie quotidienne à Alger.

Il y a bien des manières de décrire les mœurs et les coutumes d'un pays visité. Celle de Du Chastelet relève du désir d'informer le lecteur et de le distraire à la fois.

« *L'histoire des pratiques quotidiennes et des modes de vie, trouve parfaitement sa place dans la « rencontre » sorte de court chapitre dont la structure permet des inclusions à l'intérieur du récit. Ce dernier se nourrit continûment d'une présence du monde ambiant dont il tire sa substance, plus que d'aventures très limitées, et c'est montrer tout ce qui différencie cette attitude d'une autre que nous appellerons ethnographique, selon laquelle l'objet est posé au départ comme objet de savoir, extérieur, étranger à l'observateur qui doit précisément préserver cette distance pour décrire. La qualité du récit de Du Chastelet c'est qu'il décrit un monde autre assurément, et intéressant, du fait qu'il est autre, mais en restant toujours de plain-pied avec lui en restituant une sorte de 'vécu' qui le rend à la fois étonnant et familier* » (*Odyssée*, p. 82).

Du Chastelet ne prend jamais directement position et s'abstient de tout jugement moral comme de tout didactisme pesant. Il évolue et nous entraîne avec lui dans un monde aux usages différents. Il ne donne jamais l'impression d'observer de l'extérieur des individus étranges, objets de son étude. Il se meut au contraire parmi eux avec familiarité. C'est une manière de démystifier l'information ennuyeuse et pédante baptisée depuis, 'ethnographie'. Par ailleurs, ce refus de l'exotisme et du pittoresque

facile nous paraît une garantie contre le racisme qu'on s'attendrait à trouver dans ses relations.

Aux descriptions d'Alger vivantes et plaisantes à lire, pleines de détails vus, vient s'opposer la description du gouvernement qui paraît dépourvue d'analyses personnelles et de commentaires originaux. En effet, pour décrire la ville, Du Chastelet n'avait eu qu'à se souvenir de ce qui l'avait intéressé ou frappé, de ce qu'il avait aimé. Par contre, et pour ne parler que d'elle, la présentation du gouvernement d'Alger est une sorte d'obligation ressentie par quiconque publie un ouvrage sur cette ville.

Au XVIIème siècle, le goût de l'analyse politique n'est pas encore développé comme il le sera au siècle suivant. Aussi les textes sont-ils très hétérogènes, les notations les plus personnelles s'y mêlent à la plus grande convention. La présentation du gouvernement d'Alger par Du Chastelet est très classique par son équilibre et sa discrétion. L'auteur joint un 'état présent' à une rétrospective historique. L'analyse s'appuie sur la comparaison du 'Divan' avec le Fisc français. Là encore, l'auteur s'attache aux personnes plutôt qu'aux institutions, et, fidèle à un procédé qui lui est cher, il introduit dans sa narration quelques traits de caractère particuliers aux Turcs : « *La nation turque étant spéculative, aimant naturellement l'oisiveté corporelle et n'ayant jamais rien entrepris de laborieux, que par le ministère des esclaves ou des renégats* » (*Odyssee*, p. 23).

Ces quelques remarques qui concernent la partie 'turque' de *L'Odyssee* ne nous permettent pas de formuler un jugement d'ensemble sur l'ouvrage, tout au plus émettons-nous des réserves quant à sa valeur documentaire. Dans de nombreux cas celle-ci est grande, mais pas toujours personnelle. Bien que se présentant comme témoin oculaire, Du Chastelet s'éloigne de ses modèles, il condense leurs informations au point de les dénaturer parfois et commettre des erreurs.

Pour un auteur aussi original, qui donne l'impression de bien connaître les 'choses turques', le procédé est surprenant et nous serions fort tentés de parler dans ce cas de supercherie documentaire.

Malgré cela, nous supposons plutôt - et c'est là que réside l'intérêt de *L'Odyssee* - que la Barbarie, Alger donc, est pour l'auteur une bonne occasion de défendre une cause, même au prix d'entorses à la vérité, vérité parfois puisée chez d'autres auteurs et pas nécessairement acquise au contact de la réalité turque. *L'Odyssee* n'aurait alors d'autre but que de mettre en lumière la situation de la France dans cette première moitié du XVIIème siècle. La grande originalité de l'ouvrage réside dans le caractère idéologique particulier que Du Chastelet lui a donné. En remplaçant le livre dans l'atmosphère où il est composé - 1665 marque les débuts du règne de Louis XIV, c'est aussi l'époque où la France sort d'une suite de guerres glorieuses certes, mais qui l'épuisèrent - nous avons

pensé qu'il s'était agi d'opposer dans l'Odyssée deux pays: l'un que l'auteur connaît bien, l'autre qu'il prétendait connaître aussi bien, Et si Du Chastelet recrée la Barbarie en s'inspirant de nombreux ouvrages, il la rend plus colorée par la vivacité du dialogue, la verve du style, plus réelle par la minutie des détails fournis. Il la décrit avec la curiosité émerveillée que l'on peut ressentir pour un monde mal connu et passionnant.

Le séjour à Alger a été pour notre Fléchois l'occasion d'observer un monde différent, de voir vivre des êtres dont il connaissait auparavant les mœurs à travers une image déformée par les haines raciales ou religieuses. Dans ce cadre physique il a situé la confrontation entre les deux pays. Parfois celle-ci donne l'avantage à la Barbarie, la rendant plus digne d'être louée sur des points essentiels, alors qu'il n'omet aucun des torts reprochés à la France, une France qui, bien plus que la Barbarie, est son principal souci. Très souvent dans le récit, nous passons d'Alger en France. La France est bien présente, et nous avons l'impression que certains éléments documentaires sur Alger sont choisis non pour leur originalité propre, mais pour la comparaison que Du Chastelet peut établir entre eux et certains faits français.

Le Divan... est la moins corrompue juridiction d'entre les Barbares, étant composée de trop de juges pour être obscurcie par les sollicitations des Grands, la commisération des petits, et par les présents... Une si sainte invention de tirer de l'argent n'était point odieuse, et fournissait un grand fond pour subvenir aux nécessités urgentes de l'Etat. Je m'étonne comment les menus donneurs d'avis de l'augmentation du fisc, dans une infinité dont ils ont chargé les Registres des Surintendants en France, l'ont oubliée. (Odyssée, pp. 20-22).

De même la condamnation de l'esclavage en général et en pays chrétien en particulier, se termine par une comparaison avec la France:

« La nation Espagnole, quoique Catholique par excellence, se sert d'esclaves, sans s'arrêter aux maximes Evangéliques, qui mitigent la dureté de la Nature par la douceur de la Grâce, bannissent l'esclavage par la fraternité, et introduisent la communion parmi les Sectateurs par le moyen de la Charité dont ils font profession particulière ... Mais soit que nous soyons ou plus humains, au plus Chrétiens, nous n'avons en France que des ombres de servitudes, qui sont plutôt réelles que personnelles, et qui se discernent seulement dans la possession des héritages chargés de rentes et de devoirs » (Odyssée I, p. 192-3)

Il apparaît donc que la confrontation France - Barbarie est un élément frappant de l'ouvrage, puisque l'auteur présente deux réalités: l'une quotidienne et vérifiable, qui se projette sur l'autre, lointaine et incontrôlable. Lorsque l'auteur critique les dérèglements français, nous lecteur, savons à quoi nous en tenir, d'où l'impression que l'Odyssée recèle une certaine hardiesse. Et ce qui nous surprend le plus, c'est

que Du Chastelet ait osé donner dans un ouvrage aussi important, sa vision de l'Islam turc, vision qui est pour le moins inattendue, car en règle générale les relations de voyages répondaient à l'esprit anti-turc qui s'était manifesté durant la première moitié du XVIème siècle.

Or, la hardiesse notoire de *l'Odyssee* est aussi politique que religieuse, et notre incertitude est grande quant au véritable sens de l'ouvrage. Le caractère idéologique de *l'Odyssee* se dessine à l'égard de la Barbarie comme à l'égard de la France. Du Chastelet dépeint l'une sans ménagements et dégage les qualités de l'autre au point que, bien souvent, nous avons l'impression que sa 'Barbarie' pourrait bien être une France idéalisée, qui aurait perdu ses travers, gardé ses qualités et acquis celles des Turcs. La captivité lui a offert la possibilité du contact direct si instructif et si enrichissant pour tout esprit ouvert aux problèmes de notre condition humaine.

Grâce donc à la captivité, il a pu tout repenser, puisque les chaînes physiques de celle-ci lui ont donné la liberté du choix, un choix qui n'a fait aucun doute; par tous les moyens, il a essayé de regagner la France, c'est à dire de revenir au groupe idéologique, religieux dont il était issu. Les manifestations de cette décision définitive jalonnent son ouvrage. Nous lisons dans *l'Odyssee*:

« *Les intrigues diversifiées de mes voyages sur mer et sur terre ne me donnèrent point tant de distraction, que je ne pensasse incessamment aux expédients du recouvrement de la liberté...* » (*Odyssee* II, p.112).

« *... Je charmais mon impatience par la recherche de semblables habitudes, attendant incessamment avec pareille ferveur l'occasion de mon embarquement en France...* » (*Odyssee* II, p. 137).

Le retour en France n'est-il pas en quelque sorte symbolique ? Du Chastelet revient d'Alger malgré l'égoïsme, la malveillance et toutes les tares qu'il ne cesse de reprocher à son pays, malgré les merveilles qu'il abandonne, malgré la beauté d'Alger, cette « ville superbe », la « princesse des villes de Barbarie ». (*Odyssee* II, p. 46).

Nous ne saurions terminer notre étude sans nous intéresser aux relations de Du Chastelet avec les Musulmans, à sa position vis-à-vis de l'Islam. Un humaniste ? Du Chastelet l'est très certainement. Un maurophile? Incontestablement. L'irrespect qu'il manifeste, une certaine désinvolture qui va loin, car son texte est plein d'audace, qui n'hésite pas à attaquer les Français, nous l'avons relevé. Ceci constitue à nos yeux une véritable transgression par rapport à la vision chrétienne et européocentrique du monde. Du Chastelet n'hésite pas non plus à mettre en cause les esclaves, ce qui est prendre ouvertement le contrepied de la propagande monastique menée par les Rédempteurs. Il a cultivé l'amitié des Musulmans. Ainsi s'ouvrent les premières pages de l'aventure

algérienne : *Enfin nous aperçûmes, que ces Infidèles avaient plus de charité, que n'ont pas ceux qui en font un des principaux fondements de leur Religion. (Odyssee II, p. 11).*

Les rapports de notre auteur avec les Musulmans n'ont pas toujours été ceux d'un esclave et d'un maître. Et il mentionne bien souvent la grande bonté de son patron Béran :

« *Béran, mon patron, m'ayant dès le commencement montré de la tendresse... » (Odyssee II, p. 18).*

« *Béran... ayant plus d'affection pour moi que de bonne opinion de mes facultés... » (Odyssee II, p. 121).*

Ces rapports difficiles à établir en temps normal, Du Chastelet les a noués en dépit de sa position d'infériorité, en dépit de ses idées patriotiques et religieuses, car il a approché les Musulmans avec le désir de les comprendre. Il a appris à mesurer la valeur des institutions et des hommes en les comparant, enrichissant ainsi par cette confrontation son expérience du monde, se laissant influencer par celle qui faisait des Musulmans des êtres estimables. Cette 'objectivité' et cette bienveillance que nous lui reconnaissons bien volontiers, nous paraissent pourtant bien nuancées dès qu'il parle de l'Islam, du Coran ou des pratiques religieuses musulmanes. Comment restons-nous insensibles devant « les ridiculités sacrilèges de l'Alcoran, détestées par le Père Dominique » ? (*Odyssee II, p. 98*). Que pourrions-nous penser de la « singerie pernicieuse du prophète Mahomet » ? (*Odyssee II, p. 160*). Pour quelqu'un qui donne l'impression d'avoir tenté d'analyser et de comprendre l'Islam, de telles déclarations prêtent à équivoque. Ou alors ne faudrait-il y voir - une fois encore - qu'un procédé ingénieux, qui par le biais d'une transposition ferait retomber les critiques non sur 'les ridiculités de l'Alcoran', mais sur certaines pratiques de la religion catholique:

« *Durant les Fêtes du Pasques de Béran, ou Carnere... la haine et l'envie n'ont aucune retraite durant cette bienheureuse saison que chez les Juifs, qui la renvoient quelquefois chez les Chrétiens, chez lesquels la charité ne règne pas comme elle faisait autrefois. » (Odyssee II, p. 29).*

Nous ne sommes qu'à demi convaincus. Comment interpréter cette vision par trop simpliste du Ramadan, mois sacré entre tous chez les Musulmans et que Du Chastelet voit comme:

« *La permission de manger le reste de la nuit après avoir fait abstinence le long du jour, et même de se licencier, et la passer en débauche, pour aucunement récompenser le temps perdu.. » (Odyssee II, p. 161-2).*

Ou encore:

« *L'abstinence commandée par l'Alcoran n'était, à proprement parler, qu'une transposition du jour à la nuit, et il y avait moins de mortification que de bienséance, de dormir au soleil pour manger à la chandelle...* » (Odyssee II, p. 19).

Que dire également des « premiers cris et hurlements du more de la Grande Mosquée » (Odyssee II, p. 58), ou du « *troisième cri des Mores servant d'horloges par leurs hurlements (c'est sur le midy)* » ? (Odyssee II, p. 61).

Une seule et brève allusion est faite à la « Sala », pourtant le premier et le plus important des piliers de l'Islam: « C'est la prière, dont il s'en fait cinq par jour à termes égaux » (Odyssee II, p. 27).

La caricature outrée ou simpliste, à quoi se réduisent les descriptions du culte et du dogme islamique, la phraséologie parfois péjorative, sont sans doute inspirées du Père Dan. En effet, l'Histoire de la Barbarie fourmille d'invectives contre les Musulmans et l'Islam. Les prières sont appelées 'singeries', les Musulmans « font des grimaces et des gestes qui ne sont pas moins ridicules qu'épouvantables », (P. Dan, 1649 : 269) le Coran est « le livre le plus pernicieux et le plus ridicule qui fut jamais » (P. Dan, 1649 : 266). Quant à Mahomet, c'est « un maudit homme, un imposteur » (P. Dan, 1649 : 276-77). Comparées aux torrents d'injures déversées par le Père P. Dan, à ses violentes attaques, le plus souvent dépourvues de mesure et de décence, les expressions utilisées par Du Chastelet dans son récit ressemblent plus à des clichés de l'époque et ne nous semblent pas trop correspondre à des convictions personnelles. Il cite souvent Mahomet et n'use pas des quolibets qui accompagnent ce nom dans maints ouvrages de son temps.

Ce sont sans doute les manifestations extérieures de l'Islam qui ont en grande partie intéressé notre écrivain; peut-être avait-il trouvé là matière à éveiller la curiosité de ses lecteurs, et par le biais de la religion, croyait-il donner la note de dépaysement et d'exotisme liés à son œuvre? Nous découvrons alors les festivités du Ramadan « *avec leurs cris d'allégresse lancés vers le ciel serene* » (Odyssee II, p.19), nous rêvons aux fêtes de Beran avec leurs réjouissances :

Lorsque la mer n'est pas moins pompeuse durant cette cérémonie, que la terre, dont la verdure n'est pas si charmante aux yeux que la diversité des couleurs des pavillons chrétiens et turquesques, arborés sur les mâts des navires du port et de la rade. (Odyssee II, p.162).

Pour Du Chastelet, la religion est donc davantage un ensemble de traditions qu'une métaphysique, et conter le cérémonial qui entoure la célébration de Pâques (Odyssee, II, pp. 161-163), rapporter les cérémonies des Corsaires et leurs superstitions (Odyssee, I, p. 199), tout cela alimente la chronique personnelle de notre héros et lui donne par son intervention, plus de réalité; n'oublions pas, cependant, que Léon l'Africain, Haëdo

et le Père Dan ont également traité ces thèmes...

A la lumière de ce que nous venons de dire, quel jugement Du Chastelet porte-t-il sur l'Islam? Certes, ce n'était pas par le biais de Turcs empêtrés dans leurs superstitions ou de renégats plus ou moins sincères, que notre Fléchois pouvait comprendre le vrai sens de la religion. Et à travers sa vision partielle des 'choses' de la religion, nous avons tout de même découvert un réseau de similitudes qui aboutissaient à un véritable code de vie. D'une part, certaines comparaisons établissent entre les deux religions de singuliers rapprochements linguistiques : Pâques et Beran deviennent Pâques de Beran, ou font naître de subtiles correspondances :

« *Durant les Fériés de Pâques de Beran, ou Carnere, les réconciliations sont ordinaires, les aumônes des pauvres sont augmentées, leur ferveur dans la religion réchauffée, et les réjouissances publiques signalées* » (Odyssee, II, p. 59).

D'autre part nous n'avons relevé aucune prise de position hostile à l'Islam ou dans l'évocation de la vie religieuse des Musulmans; Du Chastelet ne s'y étend pas outre mesure, et s'il glisse de temps en temps une réflexion, c'est pour colorer le décor ou lui donner plus de réalité. Il a donc établi la distinction entre religion et gens qui la pratiquent. Une foi qui n'est pas la vôtre peut être condamnable, mais certains préceptes moraux découlant de ses dogmes, régissent le comportement de ses fidèles et leur dictent une ligne de conduite. Si la conscience religieuse est particulière, la conscience morale, par contre, est universelle; et Du Chastelet reconnaissait volontiers les qualités de bons Musulmans, comme il savait souligner les défauts des mauvais Chrétiens. Nous ne pouvons dès lors nier une certaine admiration de l'auteur pour l'Islam, « qui tient ce qu'il y a de meilleur de la religion juive et chrétienne dont il n'est qu'un galimatias... » (Odyssee, II, p. 72). La seule leçon qui se dégage de *l'Odyssee* est en toutes circonstances, l'amour du prochain. Cette leçon prend tout son sens quand il s'agit de races et de religions différentes.

Quoi qu'il en soit, le Du Chastelet connu de la postérité, c'est à Alger que nous le devons. Car l'aventure algérienne fut pour ce Fléchois plus qu'un incident de parcours. En elle convergent le passé de l'homme et l'avenir de l'écrivain. Qu'aurait été Du Chastelet sans Alger ? Un magistrat issu de la noblesse de robe féru de belles-lettres? L'écrivain d'un moment auréolé peut-être d'une petite gloire locale? Semblable à la quête des héros antiques ou des chevaliers du Moyen-âge, la captivité a été pour Du Chastelet le moment privilégié de l'épreuve créatrice, la descente aux enfers d'où l'on revient avec une autre sagesse.

Du Chastelet ne doit son renom qu'à un seul livre, et il est naturel que nous, Africains, écoutions cette voix qui remonte du passé pour nous raconter la vie quotidienne à Alger de 1640 à 1642. Nous pourrions, sans fausser le sens de *l'Odyssee*, ajouter à l'intitulé:

« Chronique d'un noble captif ». Nous éviterions ainsi d'appliquer à une vision parcel-laire des choses, les critères d'une vaste enquête scientifique. Le voudrions-nous que nous ne le pourrions pas. Les zones d'ombre qui entourent la vie de l'homme, les motifs qui l'ont poussé à livrer au public vingt-deux ans après sa détention le résultat de ses réflexions, laissent planer un mystère qu'il semble avoir savamment entretenu.

Nous avons également écouté la voix d'un autre captif, brugeois celui-là et sans doute connu de Du Chastelet, puisqu'il a vécu la captivité à la même époque : le sieur Emmanuel d'Aranda, qui pour parler d'Alger a dit: « Qui le voit le connaît. Mais qui le dit le connaît mieux. »

En réponse à cette invitation au voyage, nous sommes partis à la recherche de l'œuvre. Nous n'y avons trouvé ni la rigueur d'un Ibn Khaldun, ni le génie d'un Cervantès, ni l'esprit de synthèse d'un Montesquieu. Nous avons laissé s'insinuer en nous le charme du verbe. Les qualités du conteur nous ont fait oublier ses préjugés et quelques-unes de ses outrances verbales. A cet auteur nous n'avons plus alors demandé que ce qu'il a bien voulu nous donner.

Bibliographie

Chastelet Deboys, René. 1685. *L'Odyssée ou Diversité d'Avantures, Rencontres et Voyages en Europe, Asie et Affrique*. La Flèche: Gervais Laboë.

Piesse, Louis. 1866. « L'Odyssée ou Diversité d'Avantures, Rencontres et Voyages en Europe, Asie et Affrique du Sieur Chastelet des Boys. *Revue Africaine*, Vol. 30.

Dan, P. 1649. *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*. Paris : Rocolet, 489 p.

D'Aranda, E. 1662. *La Relation de captivité et liberté du sieur Emmanuel de Aranda mené esclave à Alger en l'an 1640, et mis en liberté l'an 1642*. Bruxelles : Jean Mommart.

Note

1 Caporal de compagnie.